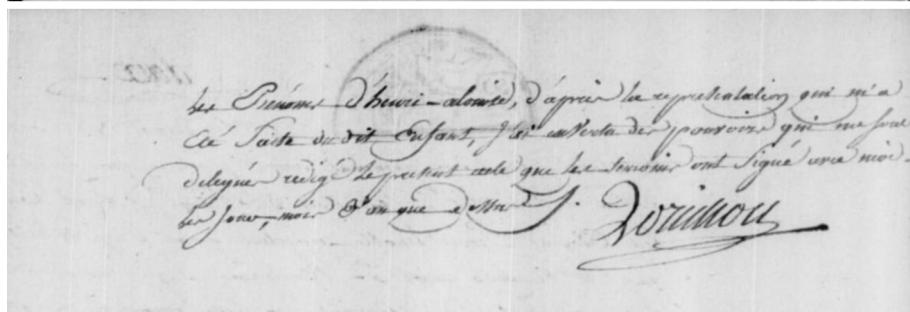
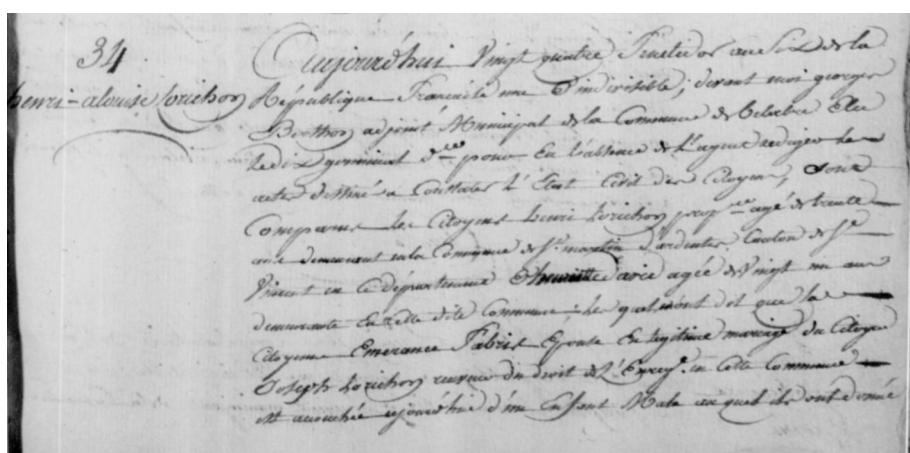


*De Bélâbre à l'Espagne :  
sur les traces d'Henri Lorichon,  
miniaturiste et photographe du 19<sup>e</sup> siècle*  
par María de los Santos García Felguera

À Javier García Martínez, qui quitta Bruxelles pour l'Espagne

La commune de Bélâbre a l'honneur d'avoir vu naître un artiste qui joua un rôle important en Espagne au cœur du 19e siècle, d'abord comme miniaturiste, ensuite comme lithographe, et surtout comme photographe. Henri Aloïs Lorichon (1798–1862) fut l'un des premiers praticiens d'un art nouveau : le portrait au daguerréotype, utilisant le tout premier procédé photographique ayant donné des résultats satisfaisants.

Déjà bien connu en Espagne<sup>9</sup>, nous proposons à travers ces pages de présenter Lorichon à ses compatriotes, en retracant sa vie et ses voyages à travers l'Espagne et en mettant en valeur ses œuvres dans



*Acte de naissance d'Henri Aloïs Lorichon le 10 septembre 1798, état civil de Bélâbre.*

les trois disciplines qu'il a pratiquées - la miniature, la lithographie et la photographie - mais plus particulièrement dans cette dernière, domaine où il occupa une place de premier plan parmi les tout premiers photographes (daguerréotypistes) qui firent connaître la photographie au public et participèrent à sa diffusion à travers l'Espagne.

Henri Lorichon incarne un type fréquent à cette époque : celui d'un Français qui voyage en Espagne dans les années 1830, porteur de compétences techniques supérieures à celles alors disponibles dans le pays. Ces compétences lui permettent

de s'y installer et d'ouvrir une entreprise parmi celles considérées comme luxueuses à l'époque (salons de coiffure, chapelleries, boutiques d'éventails, de bijoux, miniatures, lithographies, imprimeries ou encore photographies). On sait que l'Espagne exerçait une fascination sur les voyageurs européens - et

9 Je remercie Gregorio Escalada, Carole Bricault, Michel Jouanneau, Nicole Ledroit, Eloy Martínez Lanzas, Stéphanie Onfray, José Antonio Torcida et le *Groupe Mémoire Bélâbraise*.

À propos de Lorichon, (García Felguera, 2019). Pour toute référence documentaire, voir cet article.

même américains - cultivés et fortunés, notamment grâce à l'« image romantique » qu'elle projetait. Mais elle attirait aussi des individus en quête de moyens de subsistance dans un pays encore peu touché par la révolution industrielle, où la vie restait bon marché, surtout par rapport à la France.

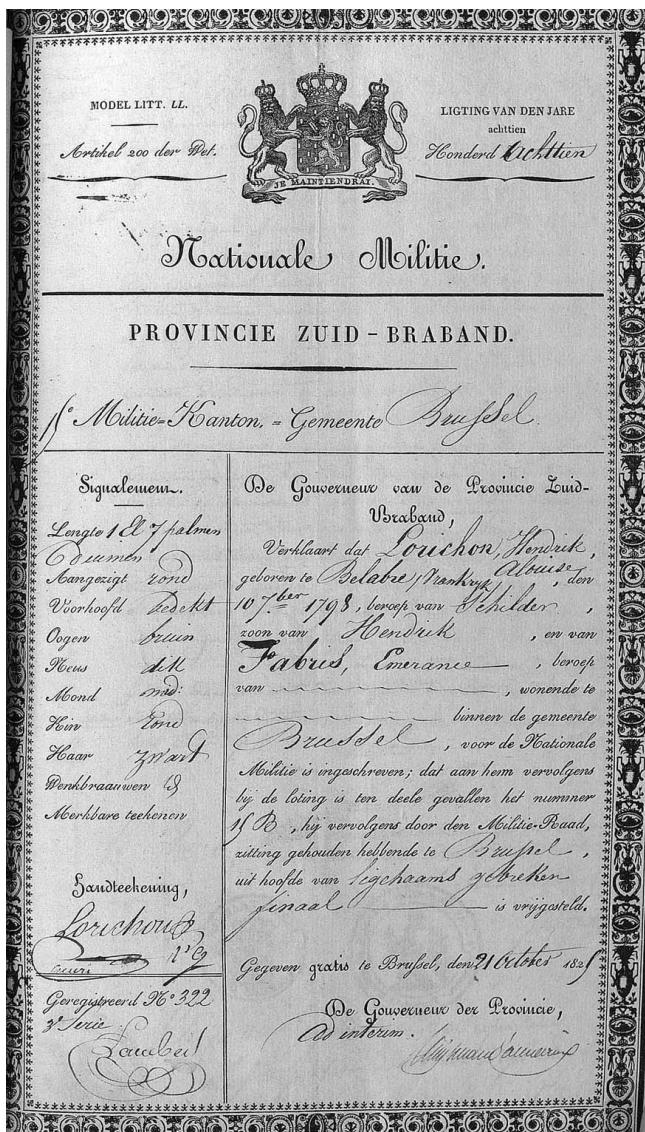
## *Qui était Henri Lorichon ?*

Henri Aloïs Lorichon est né à Bélâbre le 10 septembre 1798<sup>10</sup>. Il était l'aîné de Joseph Lorichon, trente ans, domicilié dans le village voisin de Saint-Martin-d'Ardentes (canton de Saint-Vincent) et de son épouse Emerence Fabris, âgée de vingt et un ans<sup>11</sup>. La famille était relativement aisée : le père était « receveur du droit » (percepteur des impôts) et un oncle paternel est mentionné tantôt comme « propriétaire », tantôt comme « rentier » selon les documents.

À un moment donné, probablement à la suite de la Révolution française, les Lorichon s'installèrent à Bruxelles, où leur présence est attestée en 1825 et 1826. C'est là que le jeune Henri se consacre à la peinture. Lorsqu'il épouse Jeanette-Josephine Morelle (1802–1829)<sup>12</sup> le 2 novembre 1825<sup>13</sup>, il est enregistré comme « peintre ». Née à Bruxelles, Jeanette-Josephine était aussi rentière et orpheline de François Morelle (1774–1812), lieutenant de gendarmerie impériale à Nancy, chevalier de l'Empire et membre de la Légion d'honneur<sup>14</sup>.

Nous ne connaissons aucun portrait d'Henri Lorichon, mais nous savons à quoi il ressemblait en 1825, à l'âge de vingt-sept ans, grâce à sa fiche de la Milice nationale de Bruxelles, où il est exempté du service : il mesurait sept palmes et six pouces (environ 1,62 mètre), avait les yeux bruns, le nez épais, la bouche moyenne, le menton rond, les cheveux et les sourcils noirs<sup>15</sup>. Il résidait au 455 Magdalenen Steenweck, rue proche de la Grand-Place, réputée pour ses imprimeries.

Le mariage religieux fut célébré dans la paroisse Saint-Jacques-sur-Coudenberg, la même dans laquelle Henri et Jeanette-Josephine firent



*Fiche d'Henri Lorichon à la Milice nationale de Bruxelles  
en 1825*

10 24 fructidor an VI de la Révolution, Mairie de Bélâbre, Registre de l'état civil, n° 34, naissance de Henri-Alouise Lorichon.

11 Emerentia Fabris, décédée le 2/10/1825 à Bruxelles. Registre joint au dossier de mariage de Henri Lorichon et Joséphine Morelle. Bruxelles. Archives de l'État. Joseph Lorichon, décédé le 12/09/1836, à Bruxelles.

12 Née à Vorst/Forest (Bruxelles), le 12 brumaire an XII (4 novembre 1802), fille orpheline de Franciscus Morelle et Maria Barbara Seresia (Actes de l'état civil, Bruxelles 1825-1826, acte n° 631, 2 novembre 1825). Décédée le 25 août 1829, Registre des décès, n° 2923, Actes de l'état civil, Bruxelles.

13 Registre de mariage, 1825, n° 631, Actes de l'état civil, Bruxelles.

14 Certificat de décès, 1812 (Extrait du Registre de l'état civil de Nancy), joint au dossier de mariage de Henri Lorichon et Joséphine Morelle, Bruxelles, Archives de l'État.

15 Milice nationale, Bruxelles, 21 octobre 1825, *ibidem*.

baptiser leur fils Eugenius Joannes Henricus Josephus en août 1826<sup>16</sup>. L'année suivante naquirent Maria Ludovica Athalia et Elisabetha Maria Emerencia<sup>17</sup>, cette dernière décédée quelques mois plus tard.

Henri Lorichon semble avoir séjourné à Paris, puisque le 28 novembre 1833 un Lorichon (Louis ou Henri), peintre, reçoit un secours de 100 francs<sup>18</sup>. De plus, une miniature signée Lorichon et représentant le roi *Louis-Philippe*, datée de 1830, est récemment apparue sur le marché.

### **Peintre en miniature**

Enrique Lorichon, tel qu'il se faisait appeler en Espagne, fit son apparition à Barcelone en octobre 1832 (*Diario de Barcelona, DB, 4/10/1832*), se présentant dans la presse comme « peintre en miniature du roi de Hollande ».

Compte tenu de l'histoire de la Belgique, il n'est pas surprenant que le Bélâbrais ait quitté ce pays peu après 1830, lorsque Bruxelles se révolta contre Guillaume Ier (*Willem Frederik van Oranje-Nassau, 1772-1843*), qui régnait sur le « Royaume-Uni des Pays-Bas » depuis 1815. La



Portrait du roi Louis-Philippe, miniature de 1830 signée Lorichon.

Belgique proclama son indépendance en octobre 1830, adoptant une nouvelle constitution et un nouveau roi en 1831, Léopold Ier (*Leopold Georg Christian Friedrich von Sachsen-Coburg-Gotha, 1790-1865*), issu d'une autre dynastie. Si Henri Lorichon avait travaillé pour Guillaume, la situation serait devenue inconfortable pour lui à Bruxelles avec l'arrivée au pouvoir de Léopold. La seule œuvre que nous connaissons de cette période signée « Lorichon », datée de 1822 (collection privée)<sup>19</sup>, est justement un portrait en miniature du jeune Frédéric d'Orange (1797-1881), fils de Guillaume. En outre, en 1827, Lorichon avait peint un portrait

du roi lui-même, une nouvelle relayée par la presse belge : « M. Lorichon, peintre en miniature à Bruxelles, vient de recevoir une gratification du Roi pour l'exécution du buste

Mr. Lorichon, pintor en miniatura de S. M. el Rey de Holanda, ha  
llandose de paso en esta ciudad, ofrece á las personas que gusten servirse  
de él, su habitacion sita en la Rambla, casas nuevas llamadas de Capuchi-  
nos, núm. 26, piso principal.

Extrait du Diario de Barcelona le 4 octobre 1832 présentant M. Lorichon, peintre en miniature de Sa Majesté le roi de Hollande.

de S.M. » (*Le Propagateur, 1/12/1827*). Encore en 1830, Lorichon exposait au Salon de la ville de Bruxelles deux miniatures (n° 72 un *portrait de femme*, n° 73 un *portrait d'homme*).

Au-delà de cette miniature conservée et des mentions dans la presse<sup>20</sup>, les archives du règne de Guillaume Ier ne contiennent pas, semble-t-il, de documentation sur Henri Lorichon, pas plus que les

16 Bruxelles, Registres de naissances 1826, n° 2395, Archives de l'État.

17 Bruxelles, Naissances 1827, n° 2303 et 2304, Décès, 1827, n° 2244, Archives de l'État.

18 Intendance générale de la Liste civile sous le règne de Louis-Philippe. Musées royaux et secours aux artistes : mandats de paiement et pièces comptables à l'appui. Unité O/4/1473, n° 5910.

19 RKD Nederland Instituut voor Kunstgeschiedenis, 17 x 11 cm, <https://rkd.nl/images/191158>.

20 (Lemoine-Bouchard et Canival, 2016, p. 4-5).

collections royales des Pays-Bas ou les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique n'enregistrent d'œuvres de lui<sup>21</sup>. Toutefois, des recherches futures pourraient en révéler.

Parmi la vingtaine de miniatures signées Lorichon que nous connaissons<sup>22</sup>, en plus du portrait mentionné de Frédéric d'Orange, quatre peuvent être situées à l'époque bruxelloise : une *Femme aux cheveux dénoués* de 1826 (Augsbourg, Allemagne, Philipp von Külmer Antiquitäten), une *Femme* de 1827 (collection Martínez Lanzas), un *Jeune homme* de 1827 (Lemoine Bouchard Fine Arts & T), un *Homme* de 1827 (dans le commerce, Pipat Antiquités, 2025), un *Homme* de 1828 (Kunst Museum Winterthur, don Emil S. Kern, 2019) et un portrait du *roi Louis-Philippe* de 1830 (coll. particulière).

Concernant l'activité de miniaturiste de Henri Lorichon avant son arrivée en Espagne, très peu d'informations figuraient dans la bibliographie française<sup>23</sup> et aucune dans la bibliographie espagnole, certaines confusions l'assimilant à tort à Constant Louis Antoine Lorichon (Paris 1800-1855). Ce sont les recherches menées pour l'exposition sur le daguerréotype à Barcelone (2014)<sup>24</sup>, puis celles sur les premiers portraitistes au daguerréotype (2017)<sup>25</sup>, qui ont permis de mieux comprendre son parcours.

Entre 1833, lorsqu'il se fait connaître à Barcelone en avril (*DB*, 18/04/1833), et la fin de 1836 (*El Guardia Nacional*, 19/12/1836), toujours sous le titre de « portraitiste du roi de Hollande », le Bélâbrais fait des allers-retours entre Barcelone et Paris, informant la presse de ses voyages. À Barcelone, il peignait et donnait des cours de peinture miniature et de dessin dans son atelier, situé au cœur de la ville (la Rambla de Capuchinos), près de l'actuel marché de la Boqueria, une zone commerciale très active où se concentraient les principaux commerces. À cette époque, selon un journal (*El Vapor*, 14/01/1834), il était déjà apprécié à Barcelone pour « la richesse de ses couleurs, les profils... l'identité et la vivacité de l'expression ».

Des miniatures réalisées par Enrique Lorichon en Espagne dans les années 1830 et 1840, une douzaine sont connues : *Jeune homme* du Musée de Cadix (1834)<sup>26</sup>; *Jeune homme* (1834), dans le commerce, ventes Alcalá, 2014 ; *Homme* de la collection Forns Bada, Madrid, 1834 ; le couple *Homme et femme* de la galerie Boris Wilnitsky, 1836<sup>27</sup> ; un *Homme* de 1837 ; une *Femme* et un *Homme* de 1839 de la collection Martínez Lanzas<sup>28</sup> ; le *Portrait de Mme Vilarrasa* du Museu del Disseny de Barcelone, 1839<sup>29</sup> ; un autre *Homme* de 1839, dans le commerce barcelonais ; et deux portraits d'homme de 1844, dont l'un figure dans la collection Díaz Carvajal à Séville, 1842. Toutes révèlent un excellent dessinateur et un bon coloriste, capable de capter la vivacité des expressions, comme le soulignait la presse barcelonaise contemporaine - un miniaturiste délicat, doté d'une excellente technique.



*Portrait de Mme Vilarrasa, 1839, Museu del Disseny (Musée du Design) de Barcelone.*

21 Sur les collections royales : Schaffers-Bodenhausen et Tiethoff-Spliehoff, 1993.

22 L'étude la plus complète dans (Martínez Lanzas, 2022).

23 (Schidlof, 1964, p. 513), (Lemoine-Bouchard, 2008, p. 359).

24 (García Felguera et Martí Baiget, 2014, pp. 19-80).

25 (García Felguera, 2017).

26 Signée "Lorichon 1834", Musée des Beaux-Arts de Cadix, n° CE20673.

27 Boris Wilnitsky Fine Arts Gallery : <http://www.wilnitsky.com/scripts/redgallery1.dll/details?No=34579>

28 (Martínez Lanzas, 2011).

29 Signée "Lorichon 1839", MADB 7942.

Conformément à ces qualités, le souvenir que Lorichon laissa à Barcelone en tant que miniaturiste fut des plus élogieux : un demi-siècle plus tard, en 1886, un article de *La Ilustración Catalana* (n° 133) le citait comme l'un des trois miniaturistes les plus importants ayant travaillé dans la ville entre 1820 et 1840, aux côtés de l'italien Tuselli et du catalan Esplugas.

Mais Lorichon ne travailla pas seulement à Barcelone comme miniaturiste ; il œuvra aussi à Séville, où il réalisa non seulement des portraits, mais également des reproductions en miniature de peintures religieuses, destinées à la dévotion privée - un marché courant pour les miniaturistes en quête de clientèle. À Séville, il obtint des prix de la Real Sociedad Económica de Amigos del País (SEAPS) en 1842 et 1843<sup>30</sup> : « pour ses belles miniatures » (1842) et « pour un Saint Jean, copie de Murillo » (1843)<sup>31</sup>.

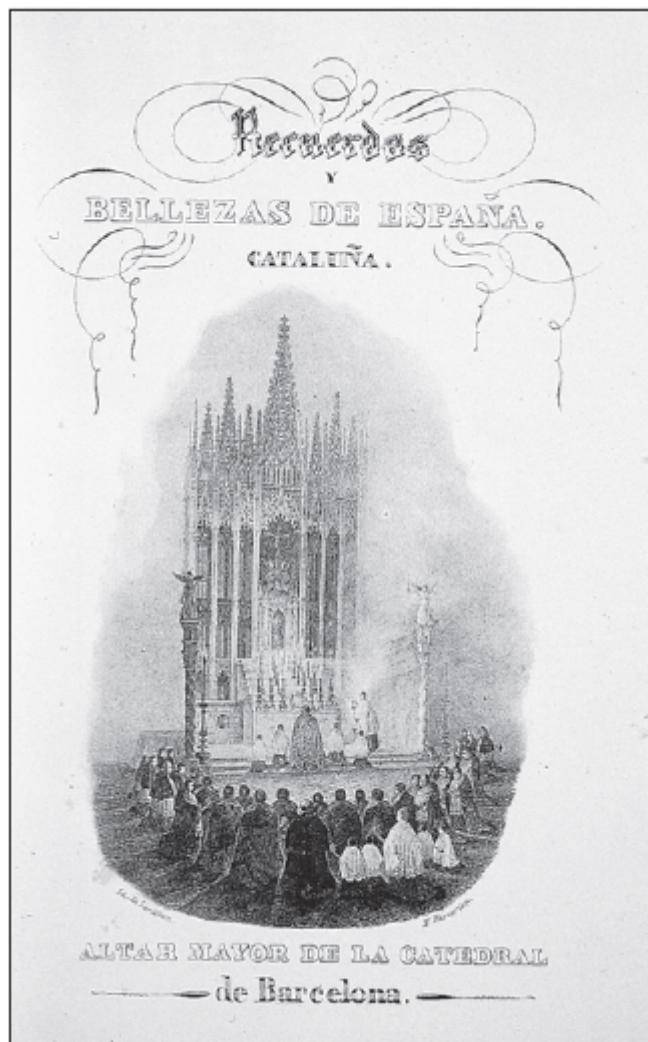
Aux côtés de Lorichon furent récompensés trois peintres importants de la ville : Antonio María Esquivel (1806-1857) et Antonio Cabral Bejarano (1788-1861) en 1842, et en 1843 José Gutiérrez de la Vega (1891-1865). Avec le prix pour « une copie en miniature d'un *San Juanito* de Murillo », le Bélâbrais montrait qu'il était astucieux : il avait compris qu'à Séville, dans les années 1840, le prestige du peintre Bartolomé Esteban Murillo (1617-1682) demeurait inégalé. Comme beaucoup de peintres sévillans, Lorichon copia donc en miniature l'une des œuvres les plus admirées (et reproduites) du maître du Siècle d'Or : le *San Juan niño*.

Bien que Séville ait décliné au milieu du 19e siècle, elle conservait le souvenir de la grande cité qu'elle avait été aux 16e et 17e siècles, et son marché de l'art restait actif, notamment en raison des nombreux voyageurs qui la visitaient à cette époque. Quelques années plus tôt, des figures comme le peintre Eugène Delacroix (1798-1863) ou l'écrivain Richard Ford (1796-1858) y étaient passés.

La réception critique des miniatures de Lorichon fut également favorable à Séville. En 1843, *La Floresta Andaluza* (11/06/1843) publiait un compte rendu de l'exposition mentionnée et, après avoir loué un des peintres locaux, ajoutait : « Notre attention fut attirée par une copie en miniature d'un *San Juanito* de Murillo, réalisée par M. de Lorichon : ce professeur possède un coloris très agréable et des connaissances peu communes dans l'art qu'il exerçait (sic). »

### *Lithographie de Lorichon*

En plus de peindre des miniatures et de donner des cours de dessin, en 1838, alors que Lorichon approchait de la quarantaine, il avait déjà une autre activité professionnelle à Barcelone : la lithographie. En octobre de cette année-là (*El Guardia Nacional*, 7/10/1838), il déplaça son « établissement lithographique » dans la rue



Lithographie d'Henri Lorichon dans *Recuerdos y bellezas de España (Souvenirs et beautés de l'Espagne)* en 1839.

30 SEAPS, Livre des procès-verbaux, 9e, fol. 188v ; et aussi brouillon du livre 1836-1842, fol. 359v.

31 SEAPS, Livre des procès-verbaux, séance du 4 juin 1843.

Avinyó (la rue des *Demoiselles* que Picasso peindra en 1907), où il resta jusqu'au printemps 1841, moment où il déménagea vers la rue Unión, au coin des Ramblas (DB, 25/04/1841).

La lithographie, inventée par Aloys Senefelder (1771–1834) en 1796, est un procédé d'impression mécanique qui simplifia les systèmes de gravure et d'imprimerie. Elle fut introduite en Espagne dans les années 1820<sup>32</sup>, et Goya (1746-1828) réalisa grâce à elle *Les Taureaux de Bordeaux*, dans l'atelier bordelais de Cyprien Gaulon (1777-1858) entre 1824 et 1825. L'artiste dessinait directement sur la pierre lithographique, ce qui lui permettait de travailler plus rapidement et plus directement que sur cuivre. Cela, ajouté à un coût plus faible que la gravure sur cuivre, contribua au développement de ce nouveau médium, et de nombreux ateliers lithographiques virent le jour dans les villes, comme celui d'Enrique Lorichon à Barcelone.

Sans cesser de peindre des miniatures, l'imprimerie lithographique du Bélâbrais - Lithographie de Lorichon - publia des livres (*Grammaire musicale* de Juan Roca y Bisbal, 1838), des portraits comme celui de Guillem Oliver y Salvà (1775-1839, Barcelone, Museu Nacional d'Art de Catalunya, MNAC<sup>33</sup> - premier maire constitutionnel de Barcelone entre juin 1837 et mai 1839), des cartes de Noël en 1839 (DB, 17/12/1839), et surtout, les estampes du premier volume (dédié à la « Catalogne », 1839) des *Recuerdos y bellezas de España* - la page de titre, le frontispice représentant le maître-autel de la cathédrale de Barcelone, le cloître, l'intérieur de la cathédrale, la porte de la maison de la Gralla, le cloître démolí du couvent des Dominicains - ainsi que quelques paysages avec le pont du Diable de Martorell.

*Recuerdos y bellezas de España* fut une entreprise monumentale lancée en 1839 par le dessinateur Francisco Xavier Parcerisa (1803–1875), destinée à faire connaître les monuments médiévaux espagnols à travers des lithographies en dix volumes. On peut associer à ce projet d'autres vues – l'Alcazar de Ségovie et la mosquée de Cordoue (en vente en 2013) – portant la mention « Lithog. de Lorichon ». À cette époque, le Bélâbrais collaborait avec d'autres lithographes, comme Juan Roger, qui signa « J.R. » le portrait du maire Guillem Oliver.

En tant que miniaturiste, Enrique Lorichon fut considéré comme l'un des trois plus importants de Barcelone à son époque ; en tant que lithographe, il ne resta pas en arrière. Selon Pilar Vélez<sup>34</sup>, le Bélâbrais fut l'un des premiers artistes à pratiquer la lithographie à Barcelone et l'un des introducteurs de ce jeune moyen d'expression graphique. Il apparaît ainsi dans les *Guías de forasteros*<sup>35</sup> de 1841 et 1842 : dans le premier, celui de Lorichon est l'un des sept principaux ateliers lithographiques de Barcelone, avec deux adresses - rue Arenas et Rambla ; dans le second, seule la rue Arenas est mentionnée et il est nommé par erreur « Guillermo Lorichon ».

À la fin des années 1830 et au début des années 1840, Enrique Lorichon avait à Barcelone son principal centre d'activité, mais il voyageait dans d'autres villes d'Espagne. À Séville, par exemple, il serait apparu pour la première fois en 1840 avec une projection de lanterne magique dans la rue des Sardinas (Gerona à partir de 1845<sup>36</sup>), montrant « les plus beaux monuments du monde »<sup>37</sup>.

À la différence de la miniature, et même de la lithographie, les spectacles de lanterne magique relevaient du divertissement populaire : ils étaient assurés par des opérateurs itinérants qui les transportaient de ville en ville, projetant sur un écran des images de lieux propres à captiver le public – monuments, merveilles du monde, accidents géographiques, etc. Si cela est avéré et si Lorichon

32 (Vega, 1990).

33 Portrait lithographique au crayon gras, 24,3 x 21 cm, GDG. MNAC 4876.

34 (Vélez, 1997, p. 153).

35 guides à l'usage des étrangers.

36 Je remercie Chema Melero pour son aide sur Séville.

37 (Yáñez Polo, 1997, p. 28).

donnait des spectacles de lanterne magique, cela constitue une preuve supplémentaire de la polyvalence et des nombreuses ressources du Bélâbrais.

Au milieu de ces voyages à travers l'Espagne (et probablement aussi en France), en février 1842, Enrique Lorichon était à Madrid, encore comme « portraitiste en miniature de S. M. Guillaume Ier, ex-roi de Hollande » (*Diario de Madrid*, 13/02/1842), travaillant au centre de la ville, près de la Puerta del Sol, dans la rue de la Cruz. En mai de la même année, il reçut le prix à Séville, et en août, il était à Barcelone, exerçant les deux activités, « portraitiste en miniature et lithographe » (*El Constitucional*, 4/08/1842).

C'est précisément avec les prix de 1842 qu'apparaît l'une des énigmes autour de Lorichon. L'historien Yáñez Polo en a fait une description très précise<sup>38</sup>, le présentant comme « un petit homme, avec un accent français et parlant mal l'espagnol », aimable et sympathique ; il affirme même qu'il portait de « petites lunettes à la Schubert ». Mais il est impossible de savoir d'où il a tiré cette description<sup>39</sup>.

### ***Enrique Lorichon, photographe*** ***Portraits au daguerréotype***

Un autre lauréat à Séville, en 1843, distingué par la Société Économique des Amis du Pays, fut Vicente Mamerto Casajús (1802-1864), pour avoir introduit le daguerréotype dans la ville. Le daguerréotype est le plus ancien procédé photographique qui ait fonctionné de manière satisfaisante. Il a été lancé en 1839 par le Français Louis Daguerre (1787-1851) et tire son nom de lui, bien qu'il soit le fruit d'une collaboration avec Nicéphore Niépce (1765-1833), mort quelques années plus tôt. Le daguerréotype a été présenté publiquement à Paris en août 1839, lors d'une séance conjointe des Académies des Sciences et des Arts, par François Arago (1786-1853), scientifique et député des Pyrénées-Orientales. La nouvelle s'est rapidement propagée en Europe, et à Barcelone, la première démonstration a eu lieu le 11 octobre de la même année, réalisée par Ramon Alabern Moles (1811-1888), un graveur catalan qui étudiait à Paris.

Si Lorichon vivait alors à Barcelone, comme son activité semble l'indiquer, et s'il y était encore à la fin janvier 1842, il aurait pu prendre connaissance non seulement de cette première photographie, mais aussi du premier studio de portraits au daguerréotype ouvert dans la ville par un autre Français, Pierre Sardin (*Pedro*, en Espagne, 1812-1880)<sup>40</sup>, en janvier 1842 sur les Ramblas (*DB*, 23/01/1842), tout près de l'atelier lithographique de Lorichon. Puisque quelques mois plus tard, fin mai, à Séville, Lorichon reçoit un prix pour ses miniatures et Casajús pour l'introduction du daguerréotype, il est aussi possible qu'il ait appris cette technique dans la ville andalouse. Mais il aurait tout aussi bien pu l'apprendre à Barcelone, ou même à Paris, où il se rendait fréquemment, ou dans d'autres villes qu'il a traversées.

Qu'il ait connu ou non le daguerréotype avant, il est certain qu'Enrique Lorichon n'ajoute cette technique à son ancienne activité de "portraitiste miniaturiste" et à la lithographie à Barcelone qu'en janvier 1848 (*DB*, 12/01/1848). Dans ce cas, son activité de photographe est bel et bien mentionnée dans la bibliographie espagnole<sup>41</sup>.

Le daguerréotype est une image unique (comme le Polaroïd), un positif direct produit par la caméra, formé sur une plaque de cuivre recouverte d'argent. Sa surface étant très délicate, elle est protégée par un cadre ou un étui, comme une miniature. Non seulement l'étui ou le cadre, mais aussi la taille et les thèmes des daguerréotypes les rapprochent de la miniature.

38 (Yáñez Polo, 1987, pp. 47-48).

39 *Galerie de miniatures* (Madrid, Imprenta de Sancha, 1841), livre introuvable dans les bibliothèques, les bibliographies et inconnu des spécialistes de la miniature du 19e. Pour plus d'informations, voir note 1.

40 (García Felguera, 2014).

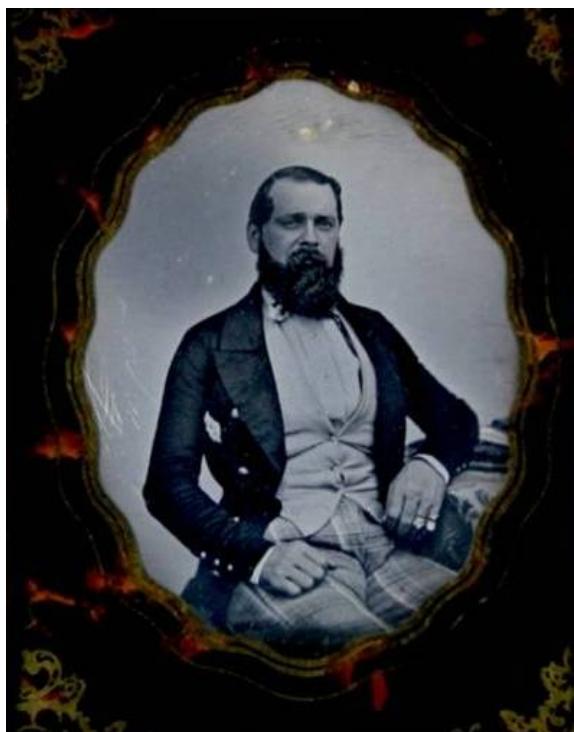
41 (Fontanella, 1981) ; (Yáñez Polo et Holgado Brenes, 1986) ; (Riego y Hoz, 1987) ; (López Mondéjar, 1989) ; (Garófano Sánchez, 1994) ; (Fernández Rivero, 1994) ; (Marco, 2003) ; (García Felguera, 2014).

Le daguerréotype a donné naissance à une nouvelle activité, un nouveau métier : celui de portraitiste « à la machine », avec une caméra. Des personnes de milieux très divers, allant de la peinture à la coiffure, se sont reconvertis dans ce métier (ou cet art), et nombre d'entre elles étaient des miniaturistes qui ont appris à photographier avec le daguerréotype et coloriaient ensuite les portraits à la main, utilisant leurs compétences en peinture. Enrique Lorichon fut l'un d'eux.

Avec ces compétences, Lorichon réalise des "portraits photographiques" à Barcelone en 1848, vend les appareils nécessaires à leur réalisation et donne des leçons dans son studio, situé dans le bas des Ramblas, près du port (*DB*, 12/01/1848). Pour faire connaître sa nouvelle activité, il publie une longue annonce, détaillant son travail, peut-être de manière un peu exagérée, comme c'était courant dans la publicité, affirmant que ses œuvres étaient déjà connues dans plusieurs capitales d'Espagne. Il est possible qu'elles aient été connues à Séville, où l'on conserve deux daguerréotypes antérieurs à 1848 : les portraits de Jacinto Zaldo Mingo (1846) et Abelardo Martínez Pavía, signé le 14 avril 1847<sup>42</sup>.

Selon Yáñez Polo, Lorichon a travaillé à Séville comme daguerréotypiste dans un atelier situé rue de la Muela (aujourd'hui rue O'Donnell)<sup>43</sup>, entre 1843 et 1849, années pour lesquelles il affirme avoir vu de nombreux exemplaires signés et datés, les derniers datant de 1848, mais il est pour l'instant impossible de vérifier ses affirmations.

À Barcelone, en janvier 1848, Lorichon indique qu'il photographie à l'ombre, pour le confort de ses clients (qu'il fasse soleil ou non), avec un horaire étendu, de 9h30 à 15h ; il affirme connaître les nouveautés de Vienne, propose de colorier les daguerréotypes, les réalise en divers formats, également adaptés à des bijoux (bracelets, bagues, broches). Selon lui, les portraits étaient clairs, sur fond blanc et visibles sous toute lumière, grâce à une image vigoureuse et inaltérable, et coûtaient entre 45 et 50 réaux<sup>44</sup>. Le public pouvait les voir dans son studio et dans deux boutiques – celle de parapluies de M. Jumelín (un autre français, ayant un commerce de luxe à l'hôtel



5- *Portrait d'un homme, signé Lorichon, Barcelone en 1848.*



9- *Portrait d'une femme et de deux fillettes, signé Lorichon y Martínez, 1850.*

42 (Yáñez Polo, 2000, p. 27).

43 Il n'existe pas de registres de population à Séville pour ces années. Entre 1843 et 1847, il y avait à cette adresse une « pension de famille » (1843) ou « maison d'hôtes » (1844), où Lorichon aurait pu séjourner et travailler.

44 En 1844 on pouvait manger pour 2 réaux dans un restaurant populaire, les chaussures coûtaient entre 13 et 25 réaux.

Pour se faire couper et friser les cheveux on payait 1,5 réal. Un portrait était donc un objet de luxe et les prix de Lorichon sont semblables à ceux de ses contemporains en Espagne.

de l'Orient) et celle d'estampes rue Fernando. De plus, Lorichon enseignait la réalisation de daguerréotypes et vendait le matériel nécessaire, ainsi que des médaillons, boîtes et cadres pour les conserver. Enfin, comme beaucoup de ses confrères, il affirmait que personne n'était obligé de prendre le portrait si celui-ci ne plaisait pas.

Le nouveau commerce de portraits au daguerréotype semblait bien fonctionner pour le Bélabrais à Barcelone, car six mois plus tard, en juillet 1848, il se présente comme « exclusivement dédié à l'art photographique » (DB, 26/07/1848), après avoir fermé son établissement lithographique, qu'il avait maintenu ouvert pendant une décennie, période durant laquelle la concurrence entre lithographes à Barcelone s'était intensifiée, le nombre d'ateliers ayant doublé. Il est probable qu'à la fin des années 1840, Lorichon ait vu dans le daguerréotype un secteur plus prometteur que la lithographie, et plus proche de la miniature, sa première vocation. En se lançant dans la lithographie en 1838, Lorichon avait déjà montré un courage et une polyvalence remarquables ; en 1848, en se tournant vers la photographie, il prouve sa capacité à s'adapter aux temps nouveaux.

Dans sa première annonce en tant que portraitiste à la machine (janvier 1848), Lorichon parle d'« art photographique » et de « portraits photographiques », sans mentionner de technique précise, mais dans la seconde (juillet 1848), en évoquant les dimensions des portraits, il parle de « demi-plaque », ce qui indique clairement qu'il s'agit de daguerréotypes (réalisés sur plaque de cuivre recouverte d'argent).

À ce moment-là, été 1848, Lorichon faisait les portraits et les exposait au public dans l'Hôtel de l'Orient. Les hôtels (fondas) étaient des lieux de travail habituels pour les daguerréotypistes, tout comme pour d'autres artistes et commerçants ambulants, qui passaient des périodes dans les villes. Dans ce cas, Lorichon avait des concurrents dans le même hôtel : deux autres Français, Rovere et Gairoard, « membres de l'académie de photographie de Paris et de l'Athénée Photographique de Paris » (DB, 4/06/1848 et 2/07/1848).

À en juger par les pièces conservées, Enrique Lorichon est l'un des meilleurs daguerréotypistes d'Espagne. Certains de ses portraits ont déjà été publiés dans les histoires classiques de la photographie espagnole du 19e siècle<sup>45</sup>, et d'autres ont été découverts au fil des années, la plupart signés et datés, comme le ferait un artiste conscient de l'importance de son travail. À ce jour, on en connaît plus de quinze, un nombre très élevé pour un daguerréotypiste ayant exercé en Espagne. On peut s'attendre à ce que ce nombre continue d'augmenter<sup>46</sup>.

1.- Portrait de Jacinto Zaldo y Mingo (Séville, 1846), médecin et professeur à Séville, 100 x 68 mm (répertorié par Yáñez Polo).

2.- Portrait d'Abelardo Martínez y Pavía (Séville, 14 avril 1847), directeur de la Compagnie de diligences et postes, 74 x 95 mm (répertorié par Yáñez Polo).

3.- Portrait d'un enfant, signé et daté « Lorichon 1848 », 15,1 x 12,6 cm, Barcelone, Museu Frederic Marès. S-6490.

4.- Portrait d'un homme avec une cape, signé et daté « Lorichon 1848 » (Barcelone, Museu Frederic Marès. S-6080, dans un cadre collé à un étui).

5.- Portrait d'un homme, signé « Lorichon 1848 Bar(celona) » (28 x 20 cm, Terrassa, Museu Nacional de la Ciència i la Tècnica, MNACTEC, n° 2338).

6.- Portrait d'une femme, signé en 1849 (9 x 7, 16 x 13,5 cm, vente aux enchères Juan Naranjo, 20/02/2014).

45 (López Mondéjar, 1989).

46 Dans *la Daguerreobase. Outil de catalogage collectif des daguerréotypes*, en date de mai 2025, cinq portraits réalisés

par Lorichon apparaissent :

[http://www.daguerreobase.org/fr/browse/indeling/grid?q\\_searchfield=lorichon&language=fr-FR](http://www.daguerreobase.org/fr/browse/indeling/grid?q_searchfield=lorichon&language=fr-FR) .

- 7.- Portrait d'une femme, signé en 1849 (en vente, todocoleccion, 2019).
- 8.- Portrait de Próspero Bofarull y Mascaró, 1849 (Pampelune, Université de Navarre), (1777-1859), archiviste et directeur des Archives de la Couronne d'Aragon.
- 9.- Portrait d'une femme et de deux fillettes, signé « Lorichon y Martínez, 1850 » (25,5 x 23,3 cm, Terrassa, MNACTEC n° 2352)..
- 10.- Portrait d'un homme, signé « Lorichon y Martínez, 1850 » (12,5 x 10,2 cm, Terrassa, MNACTEC, n° 2358, l'époux du portrait précédent).
- 11.- Portrait d'une femme, signé « Lorichon y Jouque, 1851 » (Madrid, Institut du patrimoine culturel d'Espagne, IPCE, SB-9997).
- 12.- Portrait d'un homme, signé « Lorichon y Jouque, 1851 » (Barcelone, Bibliothèque de Catalogne).
- 13.- Portrait d'une femme, signé « Lorichon, Séville, 1854 » (collection Justo Ramos).
- 14.- Portrait d'un homme, signé et daté « Lorichon, 1854 » (15 x 12 cm, Barcelone, Musée Marès, MFM S-6487).
- 15.- Portrait de Dorotea Sholtz von Hermendorf, Caravaca de Málaga, 1857 (col. Fernández Rivero). Sœur du marquis de Belvis de las Navas, mariée à Rafael Rubio.
- 16.- Portrait de Guillermo Carrera, notaire de Vélez Málaga (col. José Eugenio Carrera Gómez), 1857, fils du Français Nicolas Carrière Laborde<sup>47</sup>.

Tous les daguerréotypes que nous avons vus de Lorichon sont magnifiques : sur des fonds lisses et clairs, les sujets sont généralement appuyés sur une table recouverte d'une nappe fleurie, et leurs silhouettes se détachent nettement, avec précision, présentant “de belles couleurs pour les carnations et les ornements”, comme le promettait le Bélâbrais dans sa publicité. La plupart représentent des figures isolées, mais l'artiste maîtrisait aussi les compositions de groupe, comme le démontre le *Portrait d'une femme et de deux fillettes* (1850, Lorichon et Martínez, MNACTEC).

On note aussi des différences notables entre les daguerréotypes réalisés par Lorichon dans les années 1840 et ceux des années 1850 : les premiers sont un peu plus bruts, avec un fond plus blanc et moins de détails. À partir de 1850, le fond devient plus chaud, l'image plus nette, les détails plus visibles et on observe de légères touches de couleur. Le *Portrait d'un homme* du Musée Marès (1854) en est un bon exemple : on y voit les boutons de la redingote, le col en velours et une légère teinte rosée sur les lèvres ; tout comme le *Portrait d'une femme et de deux fillettes* du MNACTEC (1850) avec les bijoux dorés et les robes à carreaux, bien que lui-même recommandait dans sa publicité que « les vêtements sombres soient les plus appropriés pour une bonne exécution » (DB 12/01/1848). Certaines pièces signées par Lorichon dès 1848, comme le *Portrait d'un homme* du MNACTEC, réalisé à Barcelone, sont véritablement remarquables.

## ***Portraits sur papier***

Comme nous le voyons, Enrique Lorichon s'est toujours montré attentif aux nouveautés dans tous les domaines, y compris celui de la photographie. Une preuve supplémentaire en est donnée par ses portraits sur papier. Dès que cette technique a été présentée à Barcelone, Lorichon s'est mis à en réaliser. L'avocat Gabriel Coca Negre en fit l'annonce en mars 1849<sup>48</sup>, et moins de trois mois plus tard, le Bélâbrais proposait déjà des « portraits sur papier, au moyen du daguerréotype ». Il les exposait même au public lors de l'exposition organisée par l'Association des Amis des Beaux-Arts dans l'ancien couvent de Saint-Jean. À cette occasion, le *Diario de Barcelona* (DB, 15/06/1849) publia un article faisant l'éloge de la rapidité d'exécution, des couleurs, de la permanence « éternelle » et de la

47 (Fernández Rivero, 1994, p. 152-53).

48 (García Felguera et Martí Baiget, 2014, p. 56-57).

ressemblance avec le modèle, tout en soulignant le confort pour les personnes photographiées, car la pose était moins longue que pour le daguerréotype. À peine un mois plus tard (*DB*, 21/07/1849), Lorichon informa à nouveau le public de cette nouveauté et mit en avant la ressemblance de ces portraits sur papier avec les miniatures, qu'il continuait à proposer sur ivoire, en plus de poursuivre la réalisation de daguerréotypes.

Le papier a représenté un changement important dans la photographie. D'un côté, les négatifs sur papier (calotypes ou talbotypes, introduits en Angleterre par Fox Talbot (1800-1877) en 1841, peu après l'invention du daguerréotype), permettaient de multiplier les images, c'est-à-dire de produire plusieurs copies à partir d'un seul négatif. Cela constituait un avantage considérable sur le daguerréotype, qui était une pièce unique. D'un autre côté, les positifs (photographies) sur papier étaient moins coûteux, plus faciles à conserver et à envoyer que les plaques de cuivre argenté utilisées pour les daguerréotypes, et offraient une surface plus accessible pour être peinte (coloriée). Cela rapproche davantage les photographies sur papier - coloriées ou « illuminées » - des miniatures que les daguerréotypes, à l'éclat métallique.

À cette époque, à l'été 1849, Lorichon ouvrit un nouveau studio au premier étage du n°3 de la rue de la Unión<sup>49</sup>, avec deux avantages importants pour le public : l'immeuble était situé tout près du coin avec les Ramblas, et le studio se trouvait au premier étage, non sur le toit ni à un étage élevé, ce qui représentait une commodité pour les clients, qui n'avaient pas à monter beaucoup de marches. Toutefois, l'arrivée cet été-là d'un nouveau photographe à Barcelone compliqua la situation de Lorichon : le portraitiste français



*Portrait sur papier colorié d'une femme signé E. Lorichon, 1857, coll. Martinez Lanzas.*

Franck – François-Marie-Louis-Alexandre Gobinet de Villecholles (1816-1906)<sup>50</sup> – s'installa juste à côté, à l'angle de la rue de la Unión (n°25) et des Ramblas, et plaça sur son balcon une enseigne indiquant "peintre daguerréotypiste" pour attirer le public. Le Bélâbrais, qui ne s'était pas inquiété quelques mois plus tôt de la présence de Gabriel Coca, un avocat qui faisait des portraits, s'inquiéta en

49 En mai (*DB*, 6/05/1849), il travaillait encore sur la Rambla de Santa Mónica numéro 8.

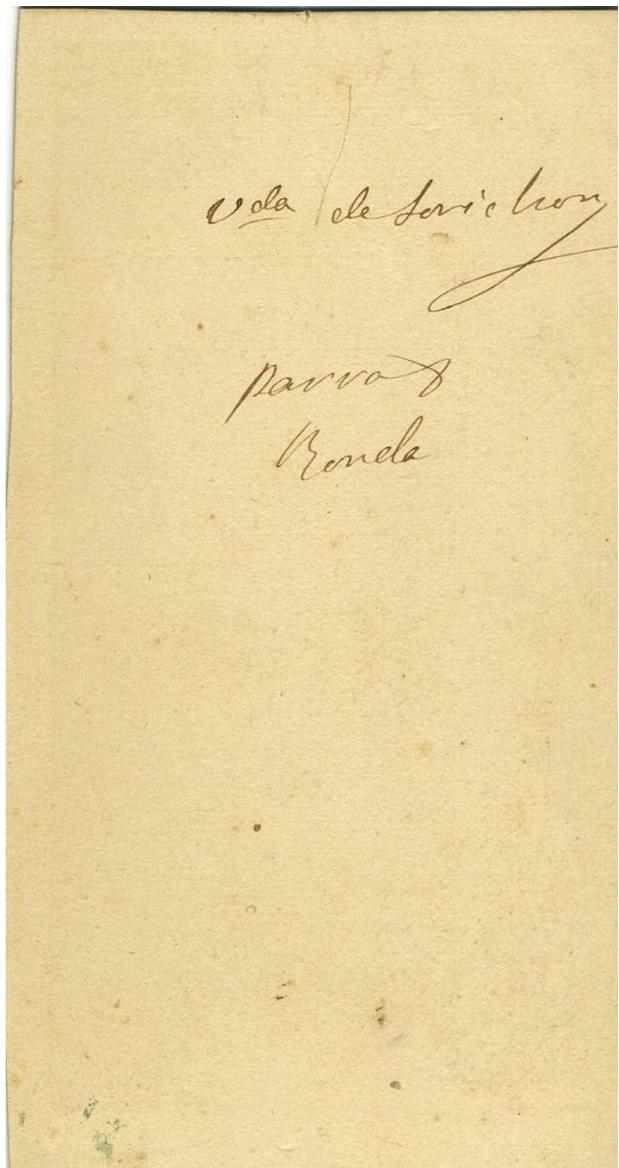
50 (Fernández Rius, 2017).

revanche de ce voisinage avec Franck, véritable professionnel de la photographie et concurrent sérieux. Probablement trop sérieux : Lorichon ne résista pas longtemps et quitta Barcelone fin février ou début mars 1850 (*El Sol*, 25/02/1850), mettant six ans avant de revenir travailler dans la cité comtale.

### ***De Barcelone à Cadix***

Après avoir quitté Barcelone en septembre 1849, et alors que les photographies sur papier faisaient déjà partie de son catalogue de prestations, Enrique Lorichon continua à voyager à travers l'Espagne. Lors de ces déplacements, il s'associa à d'autres photographes, suivant une pratique très répandue parmi ses confrères dans la seconde moitié du 19e siècle. En général, l'association se faisait avec des photographes – espagnols ou étrangers (souvent français) – qui avaient déjà un atelier établi dans la ville. Ce fut le cas avec Martínez, avec qui Lorichon séjourna à Saragosse au printemps 1850 (*Diario de Zaragoza*, 20/04/1850), et à Madrid.

Ce Martínez était probablement Pedro Martínez de Hebert (1819-1891)<sup>51</sup>, arrivé justement dans la capitale en 1850 et que les premières sources mentionnent simplement comme « monsieur Martínez »,



Photographie signée de Joaquina Mayol, veuve d'Eugenio Lorichon, vers 1860. Ronda (Màlaga).

51 (Martí Baiget, 2015).

miniaturiste. À Madrid, tous deux se présentent ainsi : « Les sieurs Martínez et Lorichon, Miniaturistes de S. M. Guillaume Ier, ex-roi de Hollande...» (*El Popular*, 15/06/1850).

À Cadix, un an plus tard, en juillet 1851, le partenaire de Lorichon est un autre : M. Jouque (*El Comercio*, 28/07/1851). Ensemble, ils travaillent dans la rue commerçante la plus fréquentée de la ville, au n°68 de la calle Ancha et, comme à son habitude, Lorichon expose ses œuvres dans un autre lieu central : la teinturerie d'un Français, le Parisien Hypolite Tremblay, au n° 137 de la même rue. Dans leurs annonces, Lorichon et Jouque proposent deux types de portraits : les uns « photogéniques» et les autres « peints à l'aquarelle sur papier, réalisés à partir d'un daguerréotype» (*La Época*, Madrid, 25/09/1851 et 17/04/1852). À cette époque encore, le mot « daguerréotype» est synonyme de « photographie», et les deux termes sont utilisés de manière interchangeable.

Les horaires pour les séances de portrait de Lorichon et Jouque sont très larges (de 10 h du matin à 16 h). En plus de la perfection, du confort, de la rapidité, etc., ils offrent un avantage important : les portraits ne sont pas inversés. L'inversion était l'un des problèmes initiaux du daguerréotype : l'image produite par l'appareil montrait les objets inversés de droite à gauche, ce qui posait problème aux personnes portant des décorations ou souffrant d'un handicap physique visible d'un côté de la poitrine ou d'un bras. Très vite, certains appareils photographiques ont résolu ce problème, mais la solution ne s'était pas généralisée, preuve en est que Lorichon et Jouque mentionnent encore en 1851 « les militaires et autres personnes» comme bénéficiaires de cet avantage.

Ce « M. Jouque », qui signe aux côtés de Lorichon certains daguerréotypes, a été appelé à tort Jompuy ou Jompy, et certains historiens ont même pris ce nom pour le second patronyme d'Enrique Lorichon, en raison d'une lecture erronée des signatures sur les daguerréotypes. Heureusement, les documents de Cadix, les recensements de population et l'état civil français nous ont permis d'identifier ce Jouque.



Portrait de Lola, 1860 à Santander. Atelier de Lorichon et Planchard.

Édouard Jouque ou Juan Andrés Eduardo Gouque (tel qu'inscrit à Cadix) était en réalité Jean-André-Augustin-Édouard Jouque. Il était né le 18 juin 1805 à Marseille<sup>52</sup>, et travaillait comme portraitiste à Cadix, où il résidait depuis novembre 1850 avec son épouse, Marguerite, également française, née vers 1825-26, et qui se consacrait à la fabrication de « nœuds papillon »<sup>53</sup>, l'une de ces activités de luxe évoquées au début. En 1851 et 1852, le couple vivait au numéro 62 de la calle Ancha, et cette dernière année, ils habitaient avec une autre femme, également fabricante de nœuds papillon (María Josefina Acoyer), ainsi qu'un « artiste » venu de Paris, Edmundo Mouchord, âgé de vingt-six ans, célibataire, résidant à Cadix depuis septembre 1851<sup>54</sup>, que nous retrouverons quelques années plus tard, lié à la famille Lorichon à Málaga.

Enrique Lorichon et son associé Édouard Jouque continuèrent à travailler ensemble à Cadix durant le reste de l'année 1851 et les premiers mois de 1852, jusqu'en mai<sup>55</sup>. Leur concurrence, depuis fin septembre 1851, était un autre « cabinet de daguerréotype », situé au 50 de la calle Torre, qui se revendiquait comme « ancien établissement », pratiquait les mêmes tarifs que Lorichon et Jouque (20 réaux par portrait), coloriait aussi, plaçait les portraits dans des médaillons et se comparait à eux : « les portraits miniatures seront réalisés avec le même degré de perfection que ceux exposés à la calle Ancha » (*La Época*, 29/09/1851).

Ainsi, les daguerréotypes signés « Lorichon Jouque » correspondent à cette période cadicienne, entre 1850 et 1852, comme le *Portrait de femme* (Madrid, Photothèque de l'IPCE, 1851) ou le *Portrait d'homme* (Barcelone, Bibliothèque de Catalogne, 1851).

Cet associé de Lorichon, Édouard Jouque, nous permet d'établir un autre lien entre les premiers daguerréotypistes français ayant travaillé en Espagne : il ne peut être fortuit que la mère de Pierre Sardin<sup>56</sup> - que nous avons rencontré à Barcelone en 1842 et qui était né en 1812 à Marseille - se nommât Marguerite Claude Jouque, que la mère d'Édouard se nommât Marie Françoise Jouque, et que toutes deux fussent originaires de Marseille. Peut-être étaient-elles sœurs et les daguerréotypistes cousins, d'autant plus qu'Édouard porte le nom de famille maternel et que dans son acte de naissance à Marseille seul le nom maternel de Marie Françoise Jouque est inscrit, sans nom paternel. Il est probable que - tout comme la famille Sardin (l'orfèvre Jean-Baptiste-Étienne-Barthélemy Sardin et son épouse Marguerite-Claude Jouque, avec leurs enfants Claire et Pierre) s'était installée à Barcelone vers 1827 - plus tard Édouard Jouque et son épouse firent de même à Cadix en 1850, pour exercer le même métier que Pedro Sardin. Précisément entre 1852 et 1856, le daguerréotypiste Pedro Sardin travailla comme orfèvre à Cadix dans la restauration de l'urne en argent de la confrérie du Saint-Sépulcre<sup>57</sup>.

Cadix, en tant que ville portuaire, possédait un commerce actif et représentait un lieu attractif pour les voyageurs curieux ainsi que pour les professionnels, tels ces premiers photographes. C'est justement à Cadix que George W. Halsey<sup>58</sup>, daguerréotypiste venu de La Havane (alors territoire espagnol), avait ouvert en 1841 le premier atelier de portraits au daguerréotype en Espagne, dans une terrasse de la place Saint-Antoine.

52 Jouque, Jean André Augustin Edouard, (fils de) Marie Françoise, 9 prairal del an XIII, 1805, Marseille, Mairie du Nord, Table Décennale, Naissances, J, 1802-1812.

53 Édouard Jouque, marié, 46 ans, de France, portraitiste, résident. Signora Marguerite Jouque, idem (mariée), 26 ans, de France, fabrique de cravates, résidente ; rue Ancha 62, bâtiment. Cadix, Archives municipales, Recensement des habitants, 1851, rue Ancha 62, quartier San Antonio, quartier des Cortes 2e, livre 1336, p. 114. Lorichon n'est pas mentionné à cette adresse cette année-là, il résidait ailleurs.

54 D. Edmundo Mouchord, célibataire, 26 ans, de Paris, artiste, à Cadix depuis septembre 1851. Cadix, Archives municipales, Recensement des habitants, rue Ancha 62. Voir note 45.

55 La dernière référence trouvée est dans *La Época*, 19/05/1852.

56 (García Felguera, 2017, p. 56), (García Felguera et Martí Baiget, 2014).

57 (García Felguera et Escalada Sardina, 2020, p. 57).

58 (Garofano Sánchez, 2017).

## ***La famille Lorichon à Malaga : Enrique, Eugenio et Joaquina***

Après Cadix, « M. E. Lorichon » apparaît à Malaga en mars 1853 (*El Avisador Malagueño*, 9/03/1853)<sup>59</sup>. Malaga était alors une ville plus dynamique que Cadix, avec un commerce viticole florissant et une bourgeoisie industrielle puissante. Une ville si « moderne » qu'elle ne plaisait guère aux voyageurs étrangers à la recherche de l'image romantique de l'Espagne, et qui ne la visitaient donc pas. Elle attirait en revanche ceux qui souhaitaient gagner leur vie ou faire des affaires, comme Lorichon. Enrique Lorichon réalise des portraits photographiques au centre-ville, dans la rue San Juan de Dios, et expose comme à son habitude son travail dans d'autres vitrines (rue Nueva et rue Especería). Il reste quelques années à Malaga, occupant différents ateliers<sup>60</sup>, en un point relativement stable, bien qu'il continue à voyager. À cette époque, la concurrence photographique dans la ville venait d'un Polonais, le comte de Lipa (1793–1871).

C'est à Malaga, en septembre 1855, que son fils Eugenio se marie<sup>61</sup>. Il avait alors vingt-neuf ans et était désigné dans les documents comme « artiste ». Son épouse était Joaquina Mayol Bazo (1830–1915), une Malaguène de vingt-cinq ans<sup>62</sup>. Tout indique qu'Eugenio Lorichon gérait l'atelier de Malaga<sup>63</sup>, peut-être avec l'aide de Joaquina, tandis qu'Enrique poursuivait ses voyages. Le nom de l'entreprise, avec l'initiale « E », convenait parfaitement, puisqu'elle pouvait désigner aussi bien le père (Enrique) que le fils (Eugenio).

Ces voyages mènent Enrique Lorichon à Barcelone en 1856, après six ans, et peu avant que son ancien rival Frank ne quitte la ville pour retourner à Paris (en 1857). À Barcelone, Lorichon travaille en association avec un autre Français, le Parisien Eugène Mattey (1808-1877), qui y exerçait comme portraitiste au moins depuis 1846<sup>64</sup>, et venait d'ouvrir un nouvel atelier rue Duque de la Victoria. Le peintre catalan Eusebio Planas (1833-1897<sup>65</sup>) y travaillait aussi et l'annonce présente Lorichon et Planas comme « les artistes les plus renommés » (*DB*, 15/08/1856<sup>66</sup>).

On connaît peu de portraits sur papier coloriés de Lorichon, dont deux splendides (un homme de 1856 et une femme de 1857, dans la collection Martínez Lanzas). À leur propos, ce collectionneur et chercheur formule l'hypothèse qu'ils auraient pu être réalisés par Eugenio, et non par Enrique, les signatures étant différentes. Si on les analyse, on constate que les miniatures sont signées « Lorichon » avec l'année, dans une écriture ronde ; les photographies peintes sont signées « E. Lorichon » dans une écriture plus allongée ; les daguerréotypes portent souvent le nom de l'associé de Lorichon à chaque étape, et une écriture anglaise plus anguleuse. Par ailleurs, aucune de ces trois écritures ne correspond aux signatures connues d'Enrique Lorichon sur différents documents papier (mariage, naissances de ses enfants, etc.), ce qui laisse subsister le mystère.

Un an plus tard, en 1857, Enrique Lorichon se rend à Santander, où il s'associe à Marqueti/Marchetti, un photographe qui a toujours travaillé avec d'autres : à Séville, à Valladolid et dans d'autres villes de Castille en 1858, avant de s'associer à Francisco de Leygonier (1808–1882), lui aussi français, début 1862 dans la ville de Carmona (*La Sinceridad*, 12/01/1862<sup>67</sup>), puis avec Crozat<sup>68</sup>.

59 Références à la presse malaguène dans (Fernández Rivero, 1994).

60 Février 1854 et mai 1855, à la Maison des pensionnaires des Quatre Nations (*El Avisador Malagueño*).

61 Le 23/09, paroisse de Santiago. Ils habitent rue San Juan. Málaga, État civil, mariages, 1853, no. 408.

62 Nous avons publié le document du mariage religieux et de la naissance de Joaquina dans (García Felguera, 2005, p. 69). (García Ballesteros et Fernández Rivero, 2023).

63 En février 1856, ils déménagent au Boquete del Muelle (Fernández Rivero, 1994, p. 151).

64 Selon *El Fomento* (Barcelone, 27/04/1848), il y travaillait depuis deux ans. J'en remercie Jep Martí.

65 À propos de Planas, (Domènech Alberdi, 2016).

66 (García Felguera, 2017, p. 60-61) ; (Martí Baiget, 2013a) ; (Martí Baiget, 2013b).

67 (Fernández Rivero et García Ballesteros, 2025).

68 (Rodríguez Molina et Sanchís Alfonso, 2015, p. 121).

Comme toujours, Enrique Lorichon - et désormais Eugenio - reste très attentif aux nouveautés dans le domaine photographique ; cette fois, il s'agit de la stéréoscopie (l'équivalent du 3D de l'époque). Le Français M. Georges la présente à Malaga en septembre 1857<sup>69</sup>, et les Lorichon la proposent en février 1858 dans leur local rénové rue San Juan de Dios, à l'angle de Boquete del Muelle, où la lumière de Malaga leur permet de prolonger les séances de travail jusqu'à cinq heures de l'après-midi (*El Avisador Malagueño*, 11/02/1858). À partir de ce moment-là, ils réalisent des portraits « sur papier, ivoire, toile cirée, verre, plaque métallique et au stéréoscope ».

Peu après, Eugenio Lorichon et Joaquina Mayol s'installent rue Calderería, où Eugenio, « portraitiste », meurt de ptisis pulmonaire en septembre 1859, à l'âge de trente-deux ans<sup>70</sup>. Enrique figure au registre des habitants de 1859 comme chef de famille<sup>71</sup>, et encore en 1860 ; c'est là qu'on retrouve pour la dernière fois Enrique Lorichon à Malaga, âgé de soixante ans, affirmant résider depuis cinq ans dans la ville, dans la même maison que sa belle-fille, Joaquina Mayol, également veuve<sup>72</sup>. Il est probable qu'après la mort de son fils, Enrique Lorichon quitte Malaga, laissant à la veuve d'Eugenio, Joaquina Mayol, la gestion de l'atelier photographique. Elle continue de réaliser des portraits sous les appellations de Veuve Lorichon, Madame Lorichon, Photographie française et Mme Vve. Lorichon. Elle publie également des annonces comme Joaquina Mayor de Lorichon – ou simplement avec l'adresse, comme c'était courant chez les premiers photographes – dans *El Avisador Malagueño* dès août 1860. Pendant les premières années 1860, les principaux concurrents de Joaquina Mayol à Malaga sont Enrique Facio Fialo (1833–1897) et l'un des plus grands photographes espagnols du 19<sup>e</sup> siècle, José Spreafico (1831–1878)<sup>73</sup>.

En plus de son activité en ville, la veuve Lorichon réalise des portraits dans certains villages de la province de Malaga (Ronda), ou d'Almeria (Cuevas de Almanzora). Toutefois, Joaquina Mayol n'exerce pas longtemps comme photographe, car en 1865 elle cède l'atelier situé Calderería 5 à un autre photographe français, le Parisien Mundo (Edmundo) Mulchor<sup>74</sup>. Il s'agit du même « Edmundo Mouchord », photographe parisien rencontré à Cadix en 1851 et 1852, habitant alors la même maison qu'Eduardo Jouque, et du « E. Mouchot » qui reprendra également la « Photographie française » à Vélez-Malaga à la fin des années 1870<sup>75</sup>.

### ***Les derniers voyages d'Enrique Lorichon : Murcie et Santander***

En mars 1860, Enrique Lorichon travaillait à Murcie (*La Paz de Murcia*, 28/03/1860), et se présentait toujours comme « miniaturiste portraitiste de S. M. Guillaume II, ex-roi des Pays-Bas », en association avec Julio Planchard Thenille<sup>76</sup>, un autre photographe français, originaire de Moulins (Allier, Auvergne), âgé de plus de cinquante ans en 1863, et qui voyagea en Espagne en collaborant avec divers photographes et peintres.

Là, comme à Santander, le Bélâbrais apparaît comme celui qui coloriait les photographies de Planchard : « Il y a quelques jours, le célèbre photographe M. Planchard est arrivé dans notre ville. Nous avons eu le plaisir de voir ses œuvres, et tant celles-ci que celles de son miniaturiste M. Lorichon

69 (Fernández Rivero, 1994, p. 151).

70 Málaga, État civil, décès, 1859, n° 5, à Calderería, 5, paroisse des Martyrs.

71 Enrique Lorichon, 60 ans, portraitiste, réside rue Calderería 5, veuf, vit depuis quatre ans dans la ville avec son fils Eugenio (32 ans), portraitiste, sa belle-fille Joaquina Mayor Baro (24 ans), et une domestique. Malaga, Archives municipales, Recensement de 1859, 258/2, fol. 60.

72 Malaga, Archives municipales, Recensement de 1860, 264/2, fol. 54.

73 (García Felguera, 2005).

74 Malaga, Archives municipales, Recensement de 1865, 292/2. Mundo Mulchor, photographe parisien, de 36 ans, marié à María Estela, née à Gibraltar, de 25 ans, habite la ville depuis quatre mois. Voir note 47.

75 Je remercie Jep Martí pour cette information.

76 (Torcida, 2017).

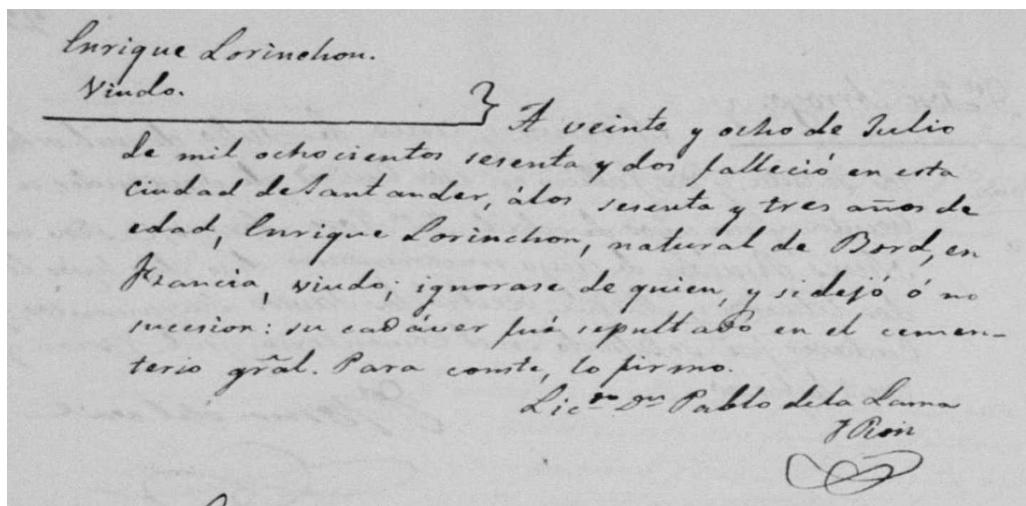
surpassent ce que nous pouvions imaginer» (*La Paz de Murcia*, 29/03/1860). Ensemble, ils proposaient de la « photographie artistique. Portraits, vues et reproductions » dans le Pasillo del Vizconde (*La Paz de Murcia*, 2 et 6/5/1860), mais seulement pendant quelques mois<sup>77</sup>.

Depuis Murcie, les deux associés, Lorichon et Planchard, semblent s'être rendus à Santander, où ils ouvrirent un atelier en juillet 1860, rue Tableros<sup>78</sup>, associés dans un premier temps à un photographe local, Casimiro de Iborra, dans une collaboration de courte durée (*Boletín de comercio*, 4/8/1860). À la mi-août, tous deux étaient installés à la *Cuesta de Gibaja*, numéro 3, un local moderne, sous le nom de « J. Planchard y E. Lorichon », et y restèrent jusqu'en novembre 1860.

Peu de photographies subsistent de cette étape santanderine de Lorichon<sup>79</sup> : quelques portraits coloriés sur papier et quelques cartes de visite, de dimensions encore irrégulières, comme c'était courant dans les débuts de ce format. Par exemple, le portrait de « Lola » (col. particulière).

Enrique Lorichon connut encore trois grandes nouveautés déterminantes pour l'évolution de la photographie : deux techniques – les négatifs sur verre au collodion humide et les positifs sur papier albuminé – et un nouveau format – la carte de visite. Ces trois avancées, qui se généralisèrent à la fin des années 1850, rendirent la photographie plus nette, plus riche en détails, plus rapide et moins coûteuse, favorisant ainsi son expansion à une échelle jamais vue jusqu'alors. Mais cette période fut de courte durée pour Lorichon, car à la fin de 1860, son nom disparaît du verso des cartes de visite produites à Santander, remplacé par la mention « *Fotografía de J. Planchard y Cía* »<sup>80</sup>, ce qui semble indiquer qu'il cessa de travailler, à l'âge de soixante-deux ans.

Deux ans plus tard, le 28 juillet 1862, Enrique Lorichon mourut à Santander. Il habitait alors dans le centre de la ville, car il appartenait à la paroisse du Cristo (la crypte de la cathédrale) et fut enterré dans le cimetière général<sup>81</sup>, aujourd'hui disparu. L'acte de décès se trompe encore une fois sur son nom, le désignant comme Enrique Lorinchen. Il y est mentionné comme veuf - « sans que l'on sache de qui, ni s'il laissait des héritiers ». La fin du Bélabrais Henri Lorichon, sans tombe pour lui rendre hommage, n'est pas celle que méritait un artiste qui fut d'abord l'un des principaux miniaturistes, puis



Acte de décès d'Henri Lorichon à Santander en 1862.

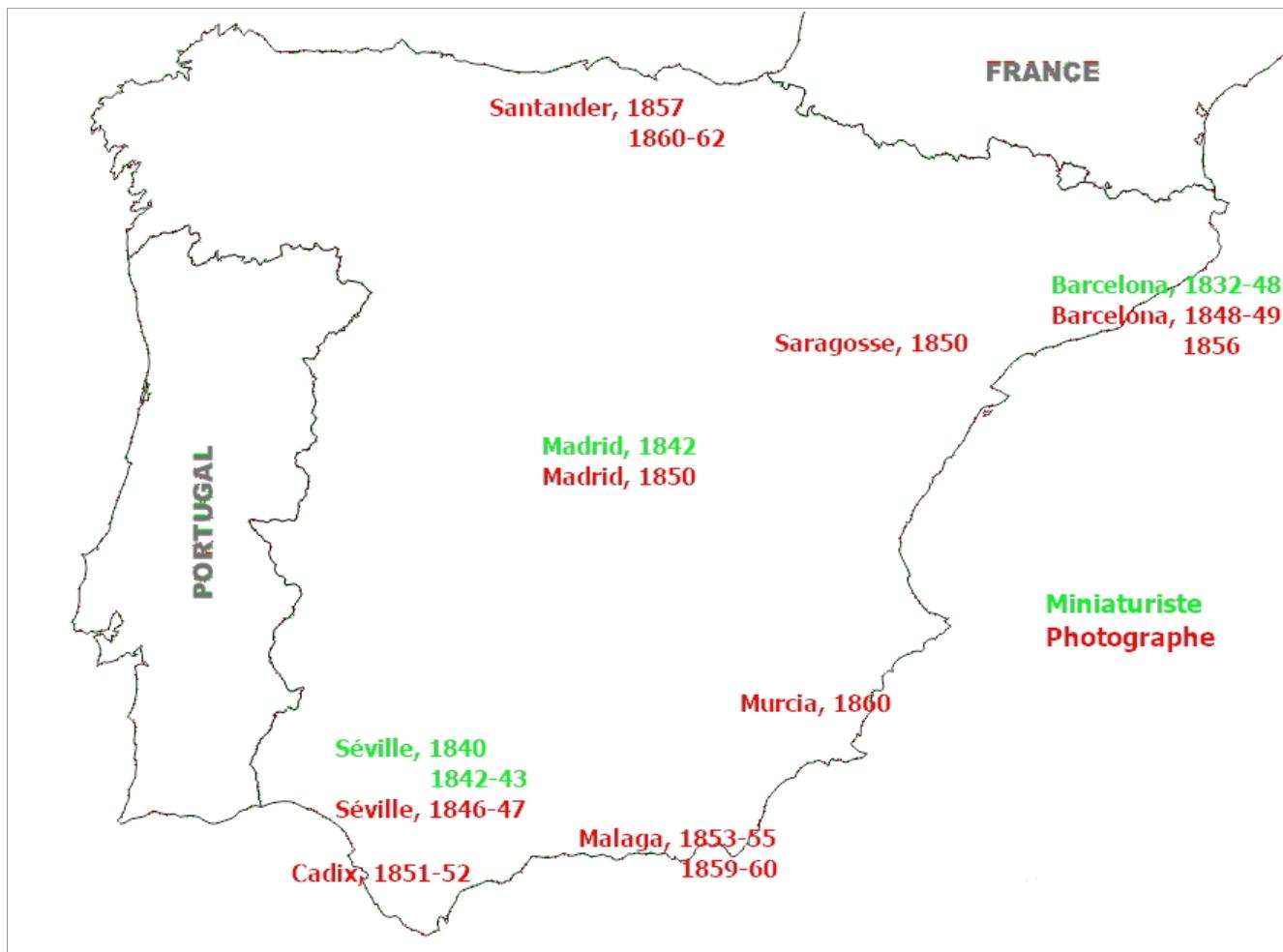
77 *La Paz de Murcia*, 27/5/1860. Je remercie Asensio Martínez Jodar pour les informations sur Murcie.

78 (Riego et Hoz, 1987, p. 26).

79 (Torcida, 2014).

80 (Torcida, 2014), (Torcida, 2017).

81 1862, paroisse du Santo Cristo (rue Somorrostro) : « Le 28 juillet 1862, est décédé dans cette ville de Santander, à l'âge de 63 ans, Enrique Lorinchen (sic), originaire de Bord (sic), en France, veuf ; on ignore de qui, et s'il laisse une succession : son corps a été inhumé au cimetière général. Pour valoir ce que de droit, je signe, Don Pablo de la Lama y Ruiz ». Fol. 227v.



Carte des déplacements d'Henri Lorichon en Espagne.

daguerréotypistes, ayant travaillé en Espagne durant le règne d'Isabelle II. Il représente un exemple de ces artistes issus de la formation traditionnelle (en peinture et, en l'occurrence, en miniature), capables de s'adapter aux nouveaux moyens de représentation que la technique mettait à leur disposition : d'abord la lithographie, puis les portraits « mécaniques » - les photographies réalisées par daguerréotype sur plaque métallique dans les années 1840 et 1850, puis les copies sur papier -, tout en continuant à appliquer à ces nouveaux supports les savoir-faire acquis comme peintres.

Henri Lorichon est aussi un exemple de ces nombreux Français qui, avec l'apparition de la photographie, ont créé le métier de portraitiste et l'ont exercé en Espagne, contribuant à sa diffusion. Le Bélâbrais appartient à cette première génération de Français qui pratiquèrent le daguerréotype de manière itinérante, se déplaçant à travers l'Espagne, comme beaucoup de ceux déjà cités plus haut, et comme certaines femmes, parmi lesquelles Mme Fritz (1807-1876)<sup>82</sup>.

82 (García Felguera et Escalada Sardina, 2023).

## Bibliographie

- Domènec Alberdi, A. (2016) 'Las "figuras libres, las escenas verdes o los grupos de más subido color" en los dibujos originales de academias, ultracademias y composiciones pornográficas de Eusebi Planas', dans Marie-Hélène Soubeyroux et Mónica Zapata. *Miradas sobre una obra polifacética. Homenaje a Jean-Louis Guereña* [Preprint]. <https://www.academia.edu/123581015>
- Fernández Rius, N. (2017) 'De la era primitiva de la fotografía a su modernidad : Franck de Villecholle (1816-1906)', dans J.A. Hernández Latas (ed.) *Primeras Jornadas sobre investigación en Historia de la Fotografía*. Zaragoza, pp. 197-208. <https://ifc.dpz.es/recursos/publicaciones/36/29/15rius.pdf>.
- Fernández Rivero, J.A. (1994) *Historia de la fotografía en Málaga durante el siglo XIX*. Málaga -
- Fernández Rivero, J.A. y García Ballesteros, T. (2025) *Leygonier: el primero de los fotógrafos sevillanos*. Sevilla.
- Fontanella, L. (1981) *La historia de la fotografía en España: desde sus orígenes hasta 1900*. Madrid.
- García Ballesteros, T. y Fernández Rivero, J.A. (2023) 'Joaquina Mayol Bazo, viuda de Lorichon, fotógrafa con nombre propio', *Colección Fernández Rivero de Fotografía Antigua*, <https://cfrivero.blog/2023/04/12/>
- García Felguera, M. de los S. (2005) 'José Spreafico, Enrique Facio y Sabina Muchart: nuevos datos sobre fotógrafos malagueños del siglo XIX y principios del XX', *Boletín de arte*, (26), pp. 37-72.
- García Felguera, M. de los S. (2014) 'El papel de París y los fotógrafos franceses en la fotografía española del siglo XIX', dans *El arte español entre Roma y París: siglos XVIII y XIX: intercambios artísticos y circulación de modelos*. París, Madrid, pp. 451-476.
- García Felguera, M. de los S. (2017) 'La versatilidad de los daguerrotipistas', dans *I Jornadas sobre investigación en Historia de la Fotografía. 1839-1939* : Zaragoza, pp. 51-62. <https://ifc.dpz.es/recursos/publicaciones/36/29/04garciafelguera.pdf>.
- García Felguera, M. de los S. (2019) 'Del retrato en miniatura a la fotografía: Enrique Lorichon (1798-1862)', dans L. Méndez Rodríguez (ed.) *Fotografía y Patrimonio, Simposio internacional*. Sevilla, pp. 23-50.
- García Felguera, M. de los S. y Escalada Sardina, G. (2020) 'De Marsella a El Puerto de Santa María: Las tres vidas del daguerrotipista Pedro Sardin (1812-1880)', *Revista de Historia de El Puerto*, (65), pp. 95-122. [https://www.revistadehistoriade-elpuerto.org/contenido/revistas/65/65\\_estudios\\_04.pdf](https://www.revistadehistoriade-elpuerto.org/contenido/revistas/65/65_estudios_04.pdf).
- García Felguera, M. de los S. et Escalada Sardina, G. (2023) 'De Perpignan a Cádiz. Madame Fritz, daguerrotipista y mujer de negocios', dans M. Olivera Zaldua and L. Nebreda (eds) *Otras miradas. Fotógrafos extranjeros en España (1839-2023)*. Madrid, pp. 15-35.
- García Felguera, M. de los S. y Martí Baiget, J. (2014) 'Barcelona i la daguerrotipia', dans *El daguerreotip. L'inici de la fotografía*. Barcelona, pp. 19-80.
- Garofano Sánchez, R. (1994) *Cádiz en la Fotografía del siglo XIX*. Cádiz.
- Garofano Sánchez, R. (2017) *El primer establecimiento de retratos fotográficos de España. Cádiz, 1841*.
- Lemoine-Bouchard, N. (2008) *Les peintres en miniature actifs en France, 1650-1850*. Paris.
- Lemoine-Bouchard, N. et Canival, H.-N. (2016) *Lettre de la miniature numéro 38 (novembre - décembre 2016)*. <http://www.lemoinebouchard.com>
- López Mondéjar, P. (1989) *Fotografía y sociedad en la España del siglo XIX*. Barcelona
- Marco, R. (2003) 'Els retratistes del segle XIX a Barcelona. Noves dades per a la història de la fotografia', *Quaderns del Museu Frederic Marès: exposicions*, (8), pp. 149-173.
- Martí Baiget, J. (2013a) 'Més dades sobre Mr. Mattey', *L'àlbum del Jep*. <https://lalbumdeljep.wordpress.com>
- Martí Baiget, J. (2013b) 'Què en sabem d'un fotògraf anomenat Mr. Mattey', *L'àlbum del Jep*. <https://lalbumdeljep.wordpress.com>
- Martí Baiget, J. (2015) 'El miniaturista i fotògraf "Pedro Martínez de Hebert". (1a. part)', *L'àlbum del Jep*, <https://lalbumdeljep.wordpress.com>
- Martínez Lanzas, E. (2011) '67. Miniaturistas y fotógrafos'. <http://coleccióndeminiàturas.blogspot.com>
- Martínez Lanzas, E. (2022) '269. Enrique Lorichon (1798-1862)'. <http://coleccióndeminiàturas.blogspot.com>
- Riego, B. y Hoz, A. de la (1987) *Cien años de fotografía en Cantabria*. Barcelona.

- Rodríguez Molina, M.J. y Sanchís Alfonso, J.R. (2015) *Los Crozat y los fotógrafos alcyanos del siglo XIX*. Alcoy.
- Schaffers-Bodenhausen, K.E. y Tiethoff-Spliehoff, M.E. (1993) *The Portrait miniatures in the collections of the House of Orange-Nassau*. Zwolle.
- Schidolf, L.R. (1964) *The miniature in Europe*. Graz.
- Torcida, J.A. (2014) 'El daguerrotipo. El inicio de la fotografía, y Enrique Lorichon', *Fotografía antigua de Cantabria*, <https://fotografiaantiguadecantabria.blogspot.com>
- Torcida, J.A. (2017) 'Julio Planchard Thenille, daguerrotipista y fotógrafo ambulante', *Fotografía antigua de Cantabria*, <https://fotografiaantiguadecantabria.blogspot.com>
- Vega, J. (1990) *Origen de la litografía en España. El real establecimiento litográfico*. Madrid.
- Vélez, P. (1997) 'La litografía a Catalunya de 1815 a 1855 : De Josep March a Eusebi Planas', *Locus Amoenus*, 3, pp. 147-160. <https://doi.org/10.5565/rev/locus.75>.
- Yáñez Polo, M.A. (1987) *V.M. Casajús, introductor de la litografía y el daguerrotipo en Sevilla*.
- Yáñez Polo, M.A. (1997) *Historia general de la fotografía en Sevilla*.
- Yáñez Polo, M.A. (2000) *Sevilla Recuperada. 160 años de historia a través de la fotografía*. Sevilla.
- Yáñez Polo, M.A. y Holgado Brenes, J.M. (eds) (1986) *Historia de la fotografía española, 1839-1986*. Sevilla.